

## Soutenables, durables... et humaines

---

**Jean Semal**

Rédacteur en chef

---

La confrontation des avis d'experts en linguistique n'a pas permis, à ce jour, de départager les tenants de l'agriculture « durable » et ceux de l'agriculture « soutenable », avec toutes les connotations ambiguës de ces deux mots.

Certes, la pérennité des activités agricoles et le caractère soutenu de leurs productions constituent des objectifs non seulement souhaitables, mais encore indispensables. Encore convient-il de déterminer selon quelles modalités de tels objectifs peuvent être poursuivis. Un regard sur l'histoire de l'agriculture montre que ce processus s'est déroulé dans l'adaptabilité et la diversité.

Classiquement, on estime qu'il y a 10 000 ans, l'homme néolithique a commencé à cultiver des végétaux de valeur nutritive supérieure, tout en domestiquant l'animal. Corrélativement, la population humaine se serait sédentarisée et aurait crû en nombre.

Cependant, on vient de découvrir un groupe humain sédentaire qui s'est développé en l'absence de céréaliculture. En Nouvelle-Galles du Sud (Australie), à proximité du Lac Victoria, une érosion récente a mis à jour des squelettes révélant l'emplacement d'un cimetière d'aborigènes.

Ces derniers étaient considérés jusque là comme ayant vécu en petites bandes nomades disséminées. Or l'étude de cet emplacement a mis en évidence qu'il s'agissait d'un important peuplement de chasseurs-cueilleurs qui auraient séjourné pendant 7 000 ans sur un site de 20 km<sup>2</sup>, enterrant plus de 10 000 per-

sonnes dans une zone s'étendant sur 3 km le long d'une dune sableuse.

L'habitat contient des outils de pierre et des éclats de silex provenant du lit d'une rivière proche ; des objets travaillés par l'homme sont retrouvés jusqu'à une journée de marche du site principal, mais pas au-delà. Voici donc un exemple de population abondante et complexe qui a vécu à l'état sédentarisé de façon « durable », en se nourrissant d'animaux sauvages et de produits de cueillette, en équilibre avec un écosystème bien arrosé il est vrai et particulièrement riche en biodiversité animale et végétale. Une sorte de paradis terrestre, en quelque sorte !

Aujourd'hui, les humains, au-delà de l'exploitation de la biodiversité naturelle, ont développé à grande échelle une diversification de leurs systèmes alimentaires, liée à des écosystèmes et à des structures sociales particulières. De nos jours, nombre de civilisations associent types d'agricultures, normes sociologiques et microenvironnements locaux. Mais elles résistent de plus en plus mal aux coups de boutoir de la modernité et de la mondialisation des marchés, tant agricoles que culturels.

Sans doute, dans le passé aussi, des changements en profondeur ont affecté les structures agricoles, notamment les flux d'échanges d'espèces végétales résultant de la découverte de l'Amérique. Certaines civilisations ont reçu positivement ces espèces nouvelles, en ont fait la base de leur nutrition et ont intégré cette révolution alimentaire dans leur ordre social d'une façon soutenable.

Un exemple en la matière vient d'être caractérisé. Lors d'une étude de la diversité des patates douces en Nouvelle Guinée, une équipe du Centre international de la pomme de terre basée à Bogor (Indonésie) a été amenée à s'intéresser à la population de la vallée de Baliem, un site où le groupe ethnique et culturel dominant est celui des Dani, qui compte plus de 200 000 personnes. Les autochtones pratiquent une agriculture d'altitude localisée entre 1 200 et 2 500 mètres et l'on estime à plus de 1 000 le nombre de variétés de patate douce qui y sont cultivées.

L'abattage de la forêt a commencé dans la vallée il y a 7 000 ans et s'est accentué il y a 3 000 ans avec un accroissement des *Casuarina* typiques des forêts secondaires. Parallèlement, se développait un système agricole basé sur la culture du taro (*Collocasia* sp.). Il y a 400 ans environ, eut lieu l'introduction de la patate douce *Ipomoea batatas*, d'origine américaine. Sa culture, après avoir progressivement envahi toute la vallée, est toujours prééminente aujourd'hui, en association avec un peu de taro, d'igname, de canne à sucre et plus récemment de légumes et de café.

Comment rendre compte du succès d'une plante introduite et de la pérennité de sa culture ? Certes, la patate douce, qui connaît de nos jours un développement considérable dans l'ensemble des régions chaudes, est remarquable par la grande plasticité de ses variétés vis-à-vis des paramètres édaphiques et climatiques. Ses performances de production, la diversité de ses usages, tant pour l'homme que l'animal, ainsi que la richesse de ses qualités nutritives et gustatives, sont très appréciées. Par ailleurs, elle convient parfaitement comme nourriture pour le porc, aspect qui a certes été pris en compte chez les Dani, où cet animal joue un rôle sociologique considérable.

La société de la vallée de Baliem est fondée sur l'héritage du droit du sol *via* le lignage paternel. La population y est divisée en deux groupes sociologiques, les « witas » et les « wayas », au sein desquels les mariages sont proscrits. L'exogamie étant de rigueur, les « witas » et les « wayas » ont créé entre eux des relations d'alliance où le porc joue un rôle majeur, car, lors d'un mariage, il est apporté en tribut au lignage dont la femme est originaire.

Le caractère particulier de la patate douce, principal aliment du porc, se

marque par la répartition entre les sexes des tâches liées à sa culture. Alors que normalement, l'homme Dani s'occupe des plantes érigées et la femme Dani des plantes rampantes, il en va autrement pour l'*Ipomoea batatas*, considérée comme mâle bien qu'appartenant au domaine féminin.

Culture de la patate douce et élevage du porc font l'objet par ailleurs de nombreux rites communs à l'ensemble de la population Dani, ce qui resserre encore les liens entre les deux « moitiés » qui la composent. Cette interaction étroite entre le durable et le rentable, créée *de novo* à partir d'une plante introduite, s'est perpétuée pendant des siècles en étroite interaction avec l'ordre social. De telles interactions entre productions agricoles et structures des sociétés ont existé sous toutes les latitudes, mais leur pérennité est aujourd'hui menacée. Pour avoir vécu dans une région de culture de la vigne sous verre, j'ai mesuré combien la « serre » y était l'unité de mesure fondant les alliances matrimoniales. Mais cette « viticulture », autrefois si florissante, a quasi disparu, ses produits de luxe, exportés à Bruxelles, Londres et Berlin, étant devenus incapables de supporter des coûts élevés d'énergie et de main-d'œuvre, face à l'importation de raisin « solaire ». Encore qu'un nouveau modèle du genre se soit développé récemment pour la culture de la banane sous abri dans les pays du pourtour méditerranéen.

Jusqu'où est-il judicieux aujourd'hui de maintenir la liaison entre agricultures et sociétés ? En parcourant la collection de notre revue, il apparaît que les auteurs ont marqué dès le début un intérêt soutenu pour les interactions entre structures sociales, milieux naturels et pratiques agricoles. Il s'agissait très nettement d'une nouvelle prise en compte du caractère globalisant des systèmes agraires, un temps obliéré par l'hyperproductivité à tout prix, suscitée tantôt par le tassement des cours des produits agricoles, tantôt par le soutien de leurs prix garantis.

Nous avons couvert très largement les sujets qui font l'actualité ou qui seront demain à l'avant-plan des préoccupations. Depuis une étude sur le mouton de case et son rôle rituel en milieu islamique en 1992 jusqu'à l'analyse socio-économique du marais poitevin, depuis le traitement des déchets urbains de Yaoundé jusqu'à l'analyse des risques

potentiels de la transgénèse végétale en 1994.

Mais il ne suffit plus d'expliquer le passé, de décrire le présent ou de supputer les contours du futur. Il faut aussi pouvoir identifier et rectifier à temps les facteurs qui fragilisent les structures rurales et qui stérilisent les fruits des efforts consentis par les agriculteurs.

Reconnaissons à cet égard que tous les systèmes sont en retard par rapport à leur propre avenir. Dès lors, dans l'exercice de ses missions, la recherche-développement doit penser les solutions prospectives et identifier les voies et moyens appropriés à la diversité des cultures et des écosystèmes.

Certes, en cas de coup dur, on pourra blâmer le climat, les sauterelles, les marchés, la dévaluation, les dettes, les subsides, les politiques nationales ou internationales, ainsi que toutes ces organisations dont les sigles foisonnent et qui sont sensées tout réguler. Bref, le coupable serait l'autre... Et pourtant, la tourmente passée, il faudra bien faire face, témoigner d'ingéniosité et de solidarité, en adaptant objectifs et méthodes aux situations.

En fait, ce qu'il convient de réguler, c'est la fonction de prédateur exercée par l'homme sur les ressources planétaires, limitées certes, mais que les agricultures ont la noble mission de renouveler et de perpétuer. Fonction de prédateur qu'il exerce aussi vis-à-vis de ses semblables, que ce soit le voisin direct que l'on spolie de ses biens quand ce n'est pas de sa vie, le toxicomane sournoisement asservi par la drogue, ou le lointain partenaire au sein de l'*Humanetum* que la bulle financière prive des fruits légitimes de son labeur.

Dans bien des cas, ce ne sont plus les contraintes physiques ou biologiques qui limitent ou perturbent les fonctions agricoles, mais plutôt les facteurs humains. Il est dès lors temps de réinventer l'homme en tant que composante naturelle de la biosphère. Car la biodiversité, tant vantée de nos jours, ne concerne pas seulement les fleurs et les baleines, mais aussi l'*Homo sapiens*, généralement tenu à l'écart des bienfaits générés par le mouvement de protection de la nature et réduit à l'application d'emplâtres humanitaires qui risquent de masquer ses blessures réelles.

Pourquoi, dans l'euphorie verbale vantant la biodiversité, cette réserve quasi générale dans l'évocation de la socio-diversité, de l'ethnodiversité, de la tech-

nodiversité, de la psychodiversité, de la diversité du culturel et du cultuel, telle-ment liée à celle du cultural qui nous concerne au premier chef? N'est-il pas étrange que le droit de produire, l'accès à l'eau et à l'énergie, pas plus que le droit de manger et de vivre en paix, ne figurent parmi les droits de l'homme communément cités?

Or, aujourd'hui, il est toujours plus patent que les agricultures ne pourront développer leurs potentialités sans une nécessaire *pax ruralis*, sans un indispensable respect des personnes, sans un ordre économique respectueux des multiples fonctions imparties au monde rural. On entre dès lors dans le domaine de la culture politique et sociale, avec ses

bases historiques et ses traditions dans la gestion du capital humain.

Si les élites, au Nord comme au Sud, continuent à s'épuiser en d'incessantes confrontations, violentes ou feutrées, en vue d'acquérir, de conserver ou d'étendre leur pouvoir politique ou financier aux dépens des populations, il n'y aura pas de progrès agricole possible, car un tel détournement d'énergie et de ressources se fait selon une logique qui s'oppose à celle de la production des biens et des services.

Les horreurs inhumaines vécues récemment par les habitants du Rwanda montrent malheureusement que le grippage des structures de pouvoir, l'incohérence du contexte international, la pression démographique et le délire radiopho-

nique forment une combinaison explosive qui peut anéantir en un moment les fruits du travail, de la capacité technique et de l'organisation sociale d'une population rurale tout entière.

D'où la nécessité partout d'un État de droit, système régulateur promouvant le bien public et réprimant à la fois l'usage abusif de la force et les excès de la spéculation. À cet effet, il convient de favoriser la nécessaire interaction entre progrès matériel, développement culturel, intégrité politique et philanthropie solidaire, pour faire face aux deux principaux dangers potentiels qui menacent aujourd'hui les mondes ruraux et leurs environnements : le bruit feutré des bottes et le silence assourdissant des souliers vernis ■